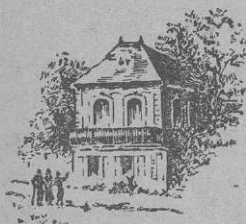




LES AMIS
DE FLAUBERT



BULLETIN



BULLETIN DES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE : Pour les Amis de Flaubert. — Notre Bulletin — L'Episode du Python. — Le voyage en Orient de Gustave Flaubert avec Maxime du Camp. — Gustave Flaubert dans la région de l'Aube et du Nogentais. — Gustave Flaubert et Léon Heuzey. — Le Musée Flaubert et l'Histoire de la Médecine à l'Hôtel Dieu de Rouen. — A l'Hôtel Dieu de Rouen cent ans après. — Les enfants dans la Documentation et l'œuvre de Gustave Flaubert. — Maupassant juge de Flaubert. — L'accueil réservé en Suisse à l'œuvre de Flaubert. — Recherches.

Si jamais fondation d'une société groupant les amis d'un écrivain fut opportune, ce fut bien celle qui réunit les fidèles de Gustave Flaubert. Non point que la gloire du grand romancier eût besoin qu'on attisât un enthousiasme près de s'éteindre : sa renommée est depuis longtemps trop fortement fondée pour qu'il faille lui venir en aide. Flaubert est aujourd'hui un de nos classiques, en ce sens qu'il est un des maîtres de la prose française, un de ceux qui manqueraient à notre littérature s'il n'était venu au milieu du siècle dernier orienter le roman vers un des-

tin nouveau, ouvrir une voie où bien d'autres allaient le suivre sans parvenir d'ailleurs à le rejoindre. Mais ce que se proposaient les membres de l'Association, c'était avant tout de veiller sur un héritage aussi bien temporel que spirituel. Les œuvres de Flaubert ne sont pas menacées de périr ; mais le pavillon, le musée de Croisset, plus qu'aux trois quarts ruinés par les bombardements, allaient disparaître si l'abandon dans lequel on les laissait s'était prolongé. Mais entre tous ceux qui étaient vraiment des amis de Flaubert, parce que, lecteurs de ses livres de sa correspondance plus encore, ils avaient compris l'homme, senti, pour ainsi dire, battre son cœur, à tous ceux-là qui, en vérité, l'aiment comme on aime un grand aîné, comme on aime un vivant ou comme on pleure un mort dont on garde un souvenir toujours aussi vif, entre tous ces hommes de bonne volonté, manquait un lien. C'est ce lien, que se propose d'établir, de resserrer pouvons-nous plutôt dire aujourd'hui, l'Association des Amis de Flaubert. Car depuis deux ans, cette Association existe, et donne les preuves les meilleures de son utilité ; j'allais écrire de sa bienfaisance.

Une société telle que celle-ci est bienfaisante lorsqu'elle sert utilement la mémoire de l'artiste dont elle groupe les amis, lorsqu'elle la sert de la manière qu'il eût souhaitée lui-même. Il y a peut-être l'apparence d'une contradiction entre ce que je viens de dire et ce que nous savons de Flaubert, de ses idées tant de fois et si librement, si violemment même exprimées dans ses lettres. Il s'est appliqué, ce sage, à cacher sa vie. Il a dit que l'œuvre publiée appartient à tout le monde, mais que l'homme qui la composa, qui n'a rien laissé voir de lui-même dans ses livres, n'est pas *« intéressant »*. Il a dit : *« le premier venu est aussi intéressant que le nommé Gustave Flaubert »*. Sa pudeur farouchement intransigeante ne permettait pas qu'on soulevât le voile. Et le voici qui nous est livré tout vif, tout saignant, dans ses lettres intimes ; voici que ses écrits de jeu-

nesse sont répandus comme ses œuvres de pleine maturité, que ses moindres ébauches sont commentée, qu'on y cherche les premiers balbutiements de son génie. N'est-ce point à supposer qu'il va sortir de sa tombe pour vitupérer les profanateurs ? Non certes. Son orgueilleuse modestie ne prévoyait pas ce qu'il allait advenir de lui, pas plus que l'homme si fort attaché aux tendres souvenirs de Croisset ne pouvait imaginer qu'il ne s'écoulerait pas trois ans après sa mort qu'une fabrique s'élèverait à la place de sa thébaïde. Il n'aurait pas supposé que sa nièce elle-même publierait sa correspondance. Il se serait refusé à penser que cette épreuve le grandirait encore, lui gagnerait par le monde entier d'innombrables amis selon le cœur, autant d'amis qu'il se trouve de lecteurs de ses lettres. Et lui-même, puisqu'on avait commencé de soulever le voile, lui qui était tellement épris de vérité, aurait sans doute voulu que l'image du grand mort qu'il était devenu, apparût complète. Il est de ceux qui n'ont rien à redouter d'être intimement connus. Et c'est pourquoi l'Association des Amis de Flaubert me semble destinée à faire œuvre utile en aidant tous ceux qui essaient de mieux connaître Flaubert, qui cherchent, publient, et par cela même servent la mémoire du grand Normand.

René DUMESNIL

Notre Bulletin

Le premier bulletin des Amis de Flaubert paraît donc.

Il répond, nous en sommes sûrs, au désir de tous les flaubertistes, et plus encore à ceux qui ont bien voulu nous aider à reconstituer l'Association créée en 1913.

Cette parution ne s'est pas faite, on s'en doute, sans recherches, démarches, tentatives parfois désespérées, mais toujours suivies d'autres.

Ce bulletin, et ceux qui viendront après lui, rassemblera tout d'abord les nombreux admirateurs du grand écrivain. Il les fera connaître entre eux, et ce trait d'union n'est pas négligeable.

Puis, il insérera toute les chroniques, nouvelles, échos, études concernant l'œuvre de Gustave Flaubert. Qu'on ne dise point que cette tâche est présomptueuse ; elle est tout simplement l'hommage vivant que nous entendons apporter à la gloire d'un grand nom et d'une œuvre immortelle.

Notre comité demande à tous de lui faire parvenir tel texte dont l'insertion peut servir le culte d'un maître illustre.

Le bulletin sera, dans la mesure de son format, ouvert largement à ceux et à celles qui voudront bien nous faire l'honneur de nous écrire.

Il insérera volontiers : recherches, communiqués études, chroniques, compte-rendus ; et chacun dira, pourquoi pas ? sa libre opinion.

En cette matière, tout sera utile et rien ne sera superflu.

Il a été beaucoup écrit sur Flaubert, mais il semble que l'œuvre grandisse sans cesse avec le temps et les recherches.

Les Amis de Flaubert doivent demeurer les bons serviteurs d'une expansion toujours plus vigoureuse.

Le bulletin les y incitera et les aidera.

Mais - durée des temps qui n'est au surplus pas pour nous déplaire - le bulletin ne vivra que si les flaubertistes, adhérents ou non à l'Association, nous aident à le diffuser.

Qu'on le lise, qu'on en parle, qu'on le place.

Il n'est pas une revue qui ne s'y intéresse ; il n'est pas une bibliothèque qui ne l'accueille. C'est affaire de bonne volonté et même de volonté tout court.

Gustave Flaubert est un écrivain que le monde entier nous envie. La simplicité de sa vie, son travail infatigable, la brutalité de sa mort en font un Héros des lettres françaises.

Ceux qui, dès 1905, ont sauvé le pavillon au bord de l'eau, ceux qui ont consacré des jours et des mois à glorifier l'écrivain et l'œuvre, les hommes de lettres, les conférenciers, les chroniqueurs, les chercheurs ont droit que leurs initiatives soient copieusement encouragées.

Que la flamme ne s'éteigne pas ; c'est notre vœu le plus cher. Que les flaubertistes de Normandie, de France, et même du monde se donnent la main ; la récolte n'en sera que meilleure.

Et si le bulletin bouscule quelque principe solidement acquis, risque quelque hypothèse hardie, aborde quelque thèse nouvelle, qu'on ne l'en blâme pas. Gustave Flaubert appelait bourgeois celui qui pense basement.

Que notre bulletin dise bien haut ce qu'il sait et ce qu'il apprend. Qu'il soit digne du Maître à honorer.

Que par lui on entende encore l'écho des phrases gueulées sous les tilleuls, sans rien répudier, s'il le faut, des rugissements de Croisset.

Jacques TOUTAIN-REVEL

Vice-Président

L'ÉPISODE DU PYTHON AU CHAPITRE X DE SALAMMBO

L'épisode du serpent, au chapitre X de **Salammbo**, a beaucoup choqué nombre de contemporains. L'esprit caustique de Sainte-Beuve y décelait « une pointe d'imagination sadique ». Flaubert fut vivement ému par cette interprétation tendancieuse. Il a tenu à se justifier auprès de l'auteur des **Lundis**. « Il n'y a », expliquait-il dans une longue lettre, « ni vice **malicieux**, ni **bagatelle** dans mon serpent. Salammbo, avant de quitter sa maison, s'enlace au génie de sa famille, à la religion même de sa patrie en son symbole le plus antique. Voilà tout ». L'esprit dans lequel cette scène a été conçue est ici bien indiqué. Nous devons en croire Flaubert sur parole. Mais est-ce vraiment bien tout ? Le récit de cette étrange cérémonie, la psychologie même de l'héroïne autorisent, semble-t-il, à chercher des explications un peu plus précises ou, à tout le moins, plus développées.

Je me suis souvent demandé comment l'idée de cette initiation ophidienne était venue à Gustave Flaubert, l'homme des références érudites, et s'il n'était pas possible d'en détecter la source précise. La conscience historique de l'auteur de **Salammbo** est bien connue. Nous savons qu'il avait absorbé un grand nombre d'ouvrages concernant les religions antiques et primitives dans lesquelles le serpent était souvent considéré comme le symbole de la fécondité, le dispensateur des forces mystérieuses incluses aux profondeurs du sol, initiatrices de l'élan vital (1).

Parmi les auteurs anciens auxquels Flaubert s'était, à des titres divers, reporté pour la préparation de « **Salammbo** », nous relevons dans la **Correspondance** et les dossiers de travail, les noms de Clément d'Alexandrie, de Plutarque, de Diodore et de Pline. Les deux derniers nous font bien le récit de la chasse mouvementée

(1) Voir L. Benedetto, **Le origini di Salammbo**, p. 191; Hamilton, **Sources of religious elements in Flaubert's Salammbo**.

donnée à deux serpents monstrueux, capturés, l'un en Egypte du temps de Ptolémée, l'autre aux bords du fleuve Bagra, près de Carthage, par les soldats de Regulus, lors de la guerre punique, mais ces faits ne jettent aucune lumière sur la genèse même de l'invention flaubertienne, s'ils nous éclairent sur le milieu érudit où elle s'est développée. Les textes de Plutarque et de Clément d'Alexandrie s'y rattachent plus étroitement, car ils rapportent des exemples d'union bestiale avec un reptile. Clément d'Alexandrie (*Protrep.* 2,76) décrivant les pratiques de l'initiation aux Mystères de Zeus Sabazios, révèle que l'on glissait un serpent sous la tunique des initiés afin de rappeler l'impudicité du dieu, qui, pour s'unir à sa fille Coré prit cette forme pourtant peu engageante (1). « Le dieu qui traverse le sein », telle était la formule usitée dans ces cérémonies pour désigner le serpent ou son effigie en or qui servait à l'accomplissement de ce rite.

Quant à Plutarque — celui-là Flaubert l'avait véritablement « labouré » — il se fait l'écho, au début de la « **Vie d'Alexandre** », des racontars intéressés que l'on avait répandu sur la naissance prodigieuse du conquérant macédonien : il aurait été le fils du grand serpent familier que sa mère Olympias, une bacchante initiée aux cultes orgiastiques, traînait toujours après elle et qui hantait sa couche (2).

Il faut tenir compte aussi des images visuelles qui ont pu orienter les rêveries de Flaubert, quand bien même n'auraient-elles, avec la cérémonie décrite par le romancier, que des rapports purement formels : l'image aurait déclenché l'invention. Nous citerons la figure d'Athéna Hygie, gravée dans l'*Atlas* d'O. Muller (Flaubert l'avait chez lui à portée de la main), où la déesse est entière-

(1) Voir Foucart, *Des Associations religieuses chez les Grecs*, Paris, 1873, p. 77.

(2) Ces deux faits sont aussi rapportés dans Rolfe, *Origines, attributs, cultes des principales divinités helléniques*, Paris, 18, 28. (t. I, pp. 60 et 134) que Flaubert a peut-être consulté.

ment enlacée par un grand serpent qui semble boire dans une coupe tenue à hauteur de l'épaule; un bas relief funéraire, examiné par Flaubert à Athènes : un éphèbe nu tendant la main, comme pour le flatter, vers un « serpent monstrueux » enroulé autour d'un arbre (1). Et peut-être le lecteur de la bibliothèque de l'Institut a-t-il feuilleté les planches de Montfaucon où l'on voit des images de Sérapis, de Mithra et d'Isis, « entortillées de grands serpents », depuis les pieds jusqu'à la tête (2). L'ouvrage se trouvait aussi à la bibliothèque de Rouen. Les recherches de M. Dubosc nous ont également appris que Flaubert possédait dans sa bibliothèque de Croisset deux importants volumes de l'Abbé Banier : **Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde**, publiés en 1741. Là, il avait pu lire tout un chapitre consacré au culte du serpent dans la **Religion du royaume de Juda en Afrique**. Les peuplades noires de ces régions adoraient en effet, rapporte l'auteur, des serpents d'un naturel doux et « débonnaire », au point qu'on les pouvait mettre « dans le sein, autour du cou, dans le lit ». Tous les ans, un certain nombre de fillettes leur étaient consacrées. Elles étaient instruites « par de vieilles prêtresses » dans les rites traditionnels, « danses et chansons, qui doivent servir pour honorer le serpent », puis tatouées de toutes sortes d'ornements à l'aide « de petites pointes de fer qui leur font des incisions représentant des fleurs, des animaux et surtout des serpents ». Plus tard, aux environs de la quinzième année, avait lieu « la cérémonie de leur mariage avec le serpent ». Elles étaient alors conduites à la maison du dieu et, poursuit Banier, « la nuit venue, on les descend à deux ou trois à la fois, dans une fosse qui a des souterrains à droite et à gauche, où l'on dit que se trouvent deux ou trois serpents comme procureur du Grand Serpent. Quand elles sont demeurées une heure, on les retire et, pour lors, elles sont regardées

(1) Notes de voyage.

(2) Montfaucon, *l'Antiquité expliquée*, 1719-1724, liv. II, suppl., pp. 144 et 148, Références données par Rolle dans l'ouvrage cité ci-dessus.

pour femmes du Grand Serpent. On dit », ajoute l'auteur sceptique et malicieux, « qu'outre les serpents, il y a dans ces souterrains des animaux plus capables du mariage que ces reptiles ».

Une superstition analogue s'est perpétuée en Egypte jusqu'à nos jours. Au début du XIX^e siècle, le savant Chabrol, attaché à l'Expédition d'Egypte, observe que le serpent « surnommé Cheyk el-Harydy y est encore ce qu'il était autrefois sous les adorateurs d'Isis et d'Osiris : le principe de la fécondité. Les femmes stériles et les jeunes filles viennent en pèlerinage dans le lieu qui lui est consacré pour devenir épouses et mères après avoir passé la nuit dans un réduit sacré, sombre et mystérieux ». On lit ces lignes à la fin de l'**Essai sur les mœurs des habitants de l'Egypte**, publié au tome XVIII, première partie, de la **Description de l'Egypte**, juste avant le **Mémoire sur Alexandrie** de Gratien Lepère, utilisé par Flaubert pour la description de cette ville, dans la **Tentation de Saint-Antoine**.

Telles sont les images, telles sont les fables sur lesquelles a travaillé l'imagination de Flaubert. Reste à trouver, s'il existe, le texte précis qui aurait cristallisé ces éléments en suspension et directement suscité la cérémonie secrète du chapitre dix.

Lorsque Schaabarim cherche à faire entendre à demi-mot à Salammbô le rôle qu'il entend lui faire jouer près de Mathô, cette vierge, non seulement chaste, mais ignorante, « élevée loin des symboles obscènes », ne comprend rien aux allusions et aux silences embarrassés du prêtre. Celui-ci répugnait, et il lui semblait dangereux, d'expliquer crûment à la fille du puissant Hamilcar ce qu'il attendait d'elle. Il craignait aussi de l'effaroucher. Pourtant, il était indispensable qu'elle en fût exactement instruite. D'où l'appel aux puissances de Tanit par le truchement du serpent tutélaire; appel qui était en même temps pour le desservant dont la foi chancelait, une manière de demander à la déesse, par un miracle, une preuve de son existence et de sa force. Le prêtre schis-

matique tente là, sur un médium particulièrement réceptif une expérience d'envoûtement et de transfusion des forces divines, qui aboutit à une transformation psycho-physiologique du sujet, opérée par les effluves surnaturelles émanées du serpent, « procureur » de la déesse; effluves qui renforcent chez la jeune fille consacrée la foi, le courage, l'ardeur mystique et, pénétrant sa chair, éveillent ses sens jusqu'alors frigides, la font naître à la volupté. Ainsi se trouve-t-elle préparée au rôle que le prêtre entendait lui faire jouer. Et la décision venant de Salammô elle-même, obéissant à un mystérieux appel de la Déesse, la responsabilité de Schaabarim se trouvait dégagée. Il n'avait plus autant à craindre le courroux d'Hamilcar.

Ce double caractère d'exaltation intellectuelle et de trouble physique, Flaubert l'a très nettement indiqué dans le texte définitif quoique d'une façon volontairement indirecte, par les imprécations du vieux Giscon, témoin invisible de la rencontre avec Mathô sous la tente du chef des mercenaires, plus fortement encore dans les esquisses préliminaires. Dans l'une d'elles, nous voyons Schaabarim surveiller minutieusement, en bon « *mānager* », jusqu'à la nourriture de son « poulain ». Il va même, pour mettre tous les atouts dans son jeu, jusqu'à changer le régime de vie, très austère, de la jeune fille et lui imposer « celui des servantes de la Déesse, vin et tout ». Il lui retire les jonchées de **vitus agnex** sur lesquelles elle couchait pour la chasteté et lui donne « une perle creuse pleine d'un liquide aphrodisiaque qu'elle doit boire à trois cents pas du camp avant d'entrer » (1).

Dans le quatrième scénario, Flaubert donne « des indications précisant la psychologie d'Hanna (Salammô) amoureuse — chose qui reste vague ou du moins voilée dans la rédaction définitive.

(1) Demorest, *L'expression figurée et symbolique dans l'œuvre de Gustave Flaubert*, pp. 493-495.

L'héroïne passe quelques jours au camp des Barbares, ne se donne pas tout de suite à Mathô, mais elle l'enflamme et finit par devenir elle-même tout aussi troublée que lui. Elle cède alors à la frénésie de la prostitution mystique. Dans un feuillet écrit plus tard, Flaubert insiste de nouveau sur l'état mystique de la jeune fille quand elle s'abandonne à Mathô sous la tente, état qui s'allie, dit-il, à l'idée des prostitutions religieuses (2).

Ce que les premiers brouillons nous livrent des intentions de l'auteur, ce que nous savons de ses lectures érudites, nous autorisent à considérer l'étroit enlacement du python avec le corps nu de Salammbô avant tout et sans qu'il y ait lieu de supposer une possession intime, comme une cérémonie religieuse et magique, voulue telle par Flaubert et assez conforme aux pratiques des religions primitives où l'exaltation mystique provoque et attise l'ardeur sensuelle. Cette fameuse scène du python n'est pas un hors-d'œuvre épice. Flaubert n'aurait jamais galvaudé son art jusque-là. Elle est, au contraire, essentielle à la marche du roman. Le serpent sacré est le **deus ex machina** qui fait rebondir l'action arrivée à un point mort, en fonction même du caractère et du tempérament de l'héroïne livrée aux dégoûts d'une âme qui s'ennuie, anxieuse et disponible, figée dans l'attente d'elle ne sait quels « orages désirés ». C'est lui qui provoque la détermination de Salammbô; l'éclaire sur les moyens à mettre en œuvre pour reconquérir le zaïmph et suscite en elle le désir, voilé d'appréhension, de connaître Mathô.

Nous sommes loin de la pruderie égrillarde de Sainte-Beuve qui reprochait à Flaubert d'avoir mis en scène une dame « batifolant » avec un serpent.

Parmi les dossiers dispersés à la vente Francklin-Grout, il s'en trouve un, classé sous le numéro 58, où est tracée de la main même

(2) R. Dumesnil, **Salammbô** (Belles-Lettres, 1944), tome I, Introduction, p. LVI.

de l'écrivain, la mention suivante : **Essai sur la physionomie des serpents**. Le titre est étrange. Flaubert n'aurait-il pas, dans un moment de distraction, écrit « physionomie » pour « physiologie » ? Il n'en est rien. Un érudit normand — je ne le nommerai pas, car il m'a exprimé le désir de conserver l'anonymat — a retrouvé le nom de l'auteur. C'est le naturaliste allemand Schlegel dont l'étude : **Essai sur la physionomie des serpents**, a été traduite en français en 1837.

Ce que Flaubert était allé chercher dans l'ouvrage du naturaliste — et ce qu'il y a trouvé — c'étaient des observations précises sur la morphologie et les mœurs des serpents. Il a emprunté à Schlegel pour la donner au génie tutélaire de la maison des Barca, la physionomie du **python péronil**, dont la robe est « noire, parsemée de traits et de taches jaune d'or », mais « d'un noir bleuâtre si profond que la première teinte (jaune très vif) ne s'aperçoit que sous la forme de points ovales dont le plus souvent un se trouve au centre de chaque écaille et qui composent quelquefois des taches un peu plus larges et de formes irrégulières » (1). C'est le firmament noir, constellé de taches d'or dont Flaubert pare la robe écaillée du python sacré (2), soit qu'il montre l'animal dans sa reptation ondulante ou, lové dans une « corbeille en fils d'argent, frileusement enfoui sous une courtine de pourpre au milieu de feuilles de lotus et de duvet d'oiseau ».

C'est encore Schlegel qui lui a fourni cette indication sur les habitudes des pythons. Le naturaliste avait pu constater, en effet, que, dans les ménageries, les pythons **bivittati** conservaient « un caractère doux et qu'on les gardait aisément dans des caisses où,

(1) Schlegel, **Essai sur la physionomie des serpents**, 1837, t. I, p. 179 et t. II, p. 422.

(2) Voir **Salammbô**, chap. X : « Sa belle peau couverte comme le firmament de taches d'or, sur un fond tout noir... » et plus loin « il serrait contre elle ses noirs anneaux tigrés de plaques d'or ».

enveloppés de couvertures de laine, ils se tenaient tranquillement », Ils étaient aussi très lents dans leurs mouvements (3). Flaubert retiendra ce trait : « La lourde tapisserie trembla, et par-dessus la corde qui la supportait la tête du python apparut. Il descendit lentement, comme une goutte d'eau qui coule le long d'un mur... » (1).

Le romancier se reportera, plus tard, à ces notes anciennes lorsque, dans la **Tentation de Saint-Antoine** (2), il fera entendre au milieu du discordant concert des sectes philosophiques et religieuses, la voix des Ophites ou adorateurs du serpent; là encore, le reptile divinisé apparaît sous la forme d'un python gigantesque, « noir, avec des taches d'or comme le firmament semé d'étoiles ».

Jacques HEUZEY.

(3) Schlegel, *ibid.* I, p. 407.

(1) **Salammbô**, *ibid.*

(2) Edition Dumesnil, IV, p. 82, Belles-Lettres, 1940.

UN CENTENAIRE FLAUBERTIEN

CELUI DU VOYAGE EN ORIENT DE GUSTAVE FLAUBERT AVEC MAXIME DU CAMP

L'année 1950 — encore qu'elle évoque le demi-siècle ou le souvenir de la belle Epoque — est, pour les flaubertistes, l'occasion unique de commémorer le Centenaire du voyage de Gustave Flaubert et de son ami Maxime du Camp, en Orient.

Gustave, à 28 ans, s'ennuyait profondément à Croisset et souffrait encore de la crise comitiale qui l'avait terriblement secoué en 1843 sur la route de retour vers Rouen.

On conseillait non seulement le grand air, mais « un autre air », celui d'Orient par exemple et surtout de longs déplacements. Le docteur Jules Cloquet, ami de la famille, établi à Paris, était formel à ce sujet.

Flaubert venait d'écrire, sans qu'elles fussent encore publiées, ses œuvres de jeunesse au romantisme bouillonnant. Et déjà, il rêvait d'autres œuvres plus magistrales et plus lointaines.

Partir ? D'autres avaient effectué le fabuleux voyage vers l'Orient ! Lord Byron en 1809; Châteaubriand en 1821; Lamartine en 1832; du Camp en 1844. Ceux-là avaient vécu la vie inimitable des Grands de l'époque. Flaubert voulait suivre leur trace et leur exemple.

Maxime du Camp, l'ami alors fidèle, se chargea d'obtenir non seulement les visas nécessaires, mais deux missions d'origine différente quoique d'un but semblable; l'une pour lui, venant du Ministère de l'Instruction Publique; l'autre pour Flaubert, venant du Mi-

nistère de l'Agriculture et du Commerce, ayant, celle-ci pour objet, précise-t-il en ses « **Souvenirs Littéraires** », de recueillir dans les différents ports et aux divers points de réunion des caravanes, les renseignements utiles à communiquer aux Chambres de Commerce ». (« Il me fut difficile de ne pas sourire », écrira-t-il sévèrement plus tard).

Gustave Flaubert, ainsi qu'il en avait la louable habitude, prit la chose de toute la hauteur de son âme, et traça un itinéraire gigantesque en Orient, dont ni du Camp, ni lui ne devaient exécuter le quart.

Cet itinéraire englobait l'Egypte, la Nubie, la Palestine, la Syrie, la Perse, l'Asie Mineure, l'Arménie, la Turquie, la Grèce et l'Italie. On devait visiter le pays de Darius et de Xerxès, sans négliger Babylone, Ninive, Bagdad surtout, Tyr et Sidon. Flaubert n'oubliait rien, ni les détails d'un périple, ni les lieux à examiner, ni les questions à poser, le tout parfaitement indiqué en un article reproduit dans la **Revue de Rouen** de l'époque.

Eclair parmi la nuit d'un ultime doute : verdict rendu par les deux auditeurs (du Camp et Bouilhet) ayant assisté à la lecture de la première **Tentation de Saint-Antoine** à Croisset : « Il faut jeter cela au feu et n'en plus parler... », conseil qui, heureusement pour la littérature, ne fut point suivi.

Flaubert et du Camp, après avoir mis M^{me} Flaubert mère à Nogent, chez les cousins Parain-Bonenfant, où elle s'ennuya tellement qu'elle regagna en hâte son cher Croisset, s'embarquèrent à Marseille le 4 novembre, pour accoster à Alexandrie le 15 suivant.

L'Egypte était alors en pleine « francisation ». Savants, intellectuels, romanciers, médecins, ingénieurs, historiens, attirés par Méhémet-Ali et ses deux successeurs Ibrahim et Abbas-Pacha devenus après et comme lui Vice-Rois d'Egypte, avaient donné à ce

royaume détaché de la Sublime Porte une civilisation nettement occidentale. C'est au Caire que Flaubert et du Camp connurent autour du Vice-Roi, le lieutenant français de Selves qui, devenu Soliman Pacha, réorganisa l'armée égyptienne; le colonel Marie devenu Mékir bey; l'ancien directeur de l'Opéra devenu Lubbert bey; le grand archéologue Mariette Bey, le découvreur du Sérapéum; le docteur Clot devenu Clot bey; le colonel Langlois, l'inventeur des panoramas, sans oublier le ridicule Chamas, versificateur d'occasion et qui plut tant à Gustave Flaubert. Du Camp prenait des photographies — les premières de l'époque — dont certains négatifs ont été conservés; Flaubert exultait de joie : « On rencontre ici de braves gens auxquels on n'est nullement recommandé et qui sont enchantés de nous recevoir », écrira-t-il à sa mère.

Il trouve expédient de s'habiller, ainsi que du Camp, en authentique égyptien : tarbouch, avec au-dessous deux petits bonnets blancs, tête rasée avec mèche à l'occiput, chemise en coton blanc ornée de houppes, manteau rouge, tel qu'il se montrera plus tard à Croisset devant les voisins effarés. Il achète des tissus de laine et de soie « de quoi faire un divan comme les rois n'en ont pas; j'en crois que ce sera chic... » divan de Croisset sur lequel Flaubert expirera plus tard... Le Caire et ses environs, le sphinx et les Pyramides visités, « les temples égyptiens m'embêtent profondément », écrira toutefois Flaubert, ce fut la remontée du Nil sur la cange commandée par le rais Ibrahim, contenant outre les deux Français, le Corse Sassetti, domestique de du Camp, et le drogman Joseph.

Nous ne raconterons point cette remontée dont on peut lire les détails si pittoresques dans la **Correspondance** de Flaubert, dans ses **Notes de voyage**, dans les **Souvenirs Littéraires** de du Camp, et dans le **Nil** du même auteur (où Flaubert — ô ingratitude — ne sera même plus nommé !); et dans les œuvres de nos flauber-

tistes modernes (René Dumesnil, Louis Bertrand, docteur René Hélot, dont l'ouvrage critique est remarquable par l'abondance et la précision de ses notes).

C'est dans les **Notes de voyage** que furent puisées les phrases écrites par Flaubert et mises au fronton du « Pavillon au bord de l'eau » par le Comité de Rachat du Pavillon en 1905 :

« J'ai quelque part, là-bas sur un fleuve plus doux et
« moins antique, une grande maison blanche dont les volets
« sont clos maintenant que je n'y suis plus. J'ai laissé le
« grand mur tapissé de roses et le pavillon au bord de l'eau.
« Sur le balcon couvert d'un chèvrefeuille, il fait bon venir,
« à une heure du matin, en juillet, y voir pêcher les « ca-
« luyots »... »

Successivement — parfois sous l'effrayant Khamsin (vent chaud du désert) — furent visitées Kénèh et ses bazars grouillants de vie; Thèbes la morte et sa vallée des rois; Assiout où Flaubert connut l'étonnant « docteur » Cuny dont du Camp se moquait, plus charlatan que chirurgien, et qui eut une fin tragique en 1858; Esneh où Gustave eut sa célèbre aventure avec l'armée Ruchiouk-Hanem et dont le souvenir ne sera pas étranger à la figure de Salammbô; Assouan et la première cataracte du Nil et le charmant temple de Philae (pas encore noyé par les Anglais) et aussi l'agréable rencontre avec la brune Azizeh « dont la danse est plus savante que celle de Ruchiouk » et dont l'image reviendra avec la Salomé d'Hérodiade; Wadis-Halfa et la seconde cataracte, frontière de la Nubie et terminus du voyage aller où l'on arriva le 22 mars 1850.

Le Nil fut alors redescendu et visités les sites de la rive droite: Louqsor avec ses obélisques de granit; Karnak avec les colosses de Memnon; Menephtah et ses momies; Kossêir et ses déserts brûlants où, dans l'un d'eux, accidentellement privés d'eau, les deux amis risquèrent tout simplement... de s'entretuer (23 mai) et le Caire fut rejoint le 25 juin.

Du Caire, les deux Français s'embarquèrent alors pour Alexandrie, puis Beyrouth où ils arrivèrent le 19 juillet.

X

C'est alors qu'il se passa le plus étrange et — tout au moins jusqu'ici — le plus inexpliqué des phénomènes. Abandonnant brusquement le voyage vers Damas, vers la Perse, vers l'Asie Mineure, les voyageurs, après un court séjour à Jérusalem, revenant vers la côte, se rendirent à Rhodes, à Smyrne, puis à Constantinople, puis en Grèce.

Gustave Flaubert a donné de ce brusque changement une raison inattendue : celle de troubles en Perse. Il est exact que des troubles se soient produits en Perse — encore n'étaient-ils que religieux — en 1849, mais rien n'indique qu'un an après ils durassent encore.

Manque d'argent ? motif possible, les deux Français ayant jusqu'ici vécu avec une indéniable aisance, et leurs fonds n'étant point inépuisables.

Inimitié entre Maxime du Camp et Gustave Flaubert ? Ceci n'est pas pour surprendre outre mesure, les deux amis n'ayant pas toujours vécu en parfaite harmonie, leurs goûts s'avérant déjà, à cette époque, quelque peu différents.

Notre savant ami Jean Pommier a nettement précisé qu'une soudaine et désagréable maladie contractée par Flaubert à Beyrouth, avait incité le Normand à écourter le voyage, afin de recevoir au plus tôt les soins nécessaires. Il est de fait que des lettres non équivoques, écartées discrètement par Caroline Commanville lors des premières publications mais publiées depuis, corroborent cette thèse.

Quoi qu'il en soit, après quelques jours au pays du Bosphore et de l'éblouissante Corne d'Or, Maxime du Camp et Gustave Flaubert abordèrent au Pirée.

Il semble que la Grèce ait vraiment été pour le grand romancier une révélation et la plus belle de toutes. Autant les **Lettres d'Égypte**, les **Notes de Voyage** au pays des Pharaons apparaissent « mesurées », autant les **Lettres de Grèce** laissent éclater la joie, profonde et féconde, de Flaubert.

Sparte, Delphes, l'Acropole sont décrits par l'écrivain avec une fidélité et une puissance jusqu'ici inconnues. Il semble que l'éblouissante Athénè, la déesse de la Sagesse et de la Connaissance antiques, soit apparue à Flaubert dans sa fructueuse sérénité. L'écrivain rêva longtemps à Salamine, à Marathon, aux Termophyles.

Mais tout a une fin, même et surtout peut-être les beaux voyages.

Du Pirée, les voyageurs s'embarquèrent pour l'Italie. Rome fut visitée, mais déjà Gustave Flaubert et son ami du Camp voyaient se rapprocher le pays natal. M^{me} Flaubert mère rejoignait d'ailleurs son fils en Italie, et tous trois revoyaient la France puis le cher Croisset en mai 1851.

Quelques mois après — le 19 septembre 1851 — Flaubert, fidèle au conseil reçu de Maxime du Camp et de Louis Bouilhet, après « l'abandon » de **la Tentation**, écrivait les premières lignes de **la Bovary**.

Jacques TOUTAIN,
Vice-Président
des « AMIS DE FLAUBERT ».

GUSTAVE FLAUBERT

dans la RÉGION de L'AUBE et du NOGENTAIS

Parler de Flaubert ? A mon grand regret, il me faut m'incliner devant des nécessités matérielles, et me résigner à ne poursuivre qu'un but précis : placer le père du roman moderne dans un cadre qui ne manquera pas de vous être familier à tous; l'Aube, le Nogentais, notre région, ce qui nous touche et que nous touchons chaque jour..... regardez nos villages, regardez nos clochers; celui de **Maizières-la-grande-Paroisse**, par exemple. Entendez-vous, aujourd'hui, 15 novembre 1784, la joie qui emplit l'air, les rues de ce pays tout proche ? Un baptême, celui d'Achille-Cléophas Flaubert, né la veille, de Nicolas Flaubert, artiste vétérinaire, et de Marie-Appoline Millon, fille d'un chirurgien. Le curé de Maizières-la-Grande-Paroisse, Louis Rivals, va consigner l'événement, au **bos d'un registre qui existe toujours**, et que chacun d'entre vous pourra utilement consulter..... Au XVII^e siècle, déjà, un Michel Flaubert est maréchal expert à **Bagneux**. Son fils, Constant, lui succède. Je suis allé, il y a quelques mois, à Bagneux... Comme à Maizières, on m'a ouvert sur un pupitre de l'école du village, un **très vieux registre d'état civil** qui a bravé les guerres et les pillages. Le nom de Flaubert s'y lit à presque toutes les pages. J'ai renoncé à copier les **centaines de prénoms** groupés sous les chapitres « naissances », « mariages » ou « décès ». Il est incontestable que nous sommes à Bagneux, au berceau même de la famille Flaubert, qui ne compte **plus un seul descendant au pays**. Victoire Flaubert, la dernière du nom, mourut le 9 octobre 1926..... Achille-Cléophas avait pour sœur Eulalie, celle qui, en 1810, épousera l'orfèvre **Parain**, de Nogent-sur-Seine... Quand nous parcourons la Correspondance de Gustave Flaubert, il nous apparaît nettement, ce petit homme vif, à l'œil malicieux. Il avait droit à toute la reconnaissance de son neveu :

« Je pars au mois d'octobre prochain, avec Du Camp, pour l'Egypte. Il nous faut un gars solide, au moral comme au physique. J'ai songé au jeune Leclerc... » (Correspondance). Ce Leclerc en question est originaire de **Courtavant** sur la route de Villenaux à Pont-sur-Seine... Le gendre de Parain s'appelle Louis Bonenfant. Sa maison existe toujours, et **l'une des pierres tombales du cimetière de Nogent-sur-Seine** porte cette inscription : « Ici reposent Louis Bonenfant, 1802-1887. — Olympe Parain, 1810-1893. — Ernest Roux, 1841-1922. — Emilie Bonenfant, 1843-1928. » J'ambitionnerais de vous démontrer, avec des lettres, des citations, combien « L'Education Sentimentale » résume la majeure partie des liens qui existèrent entre Flaubert et l'Aube. Vous constaterez, également, avec quelle exactitude Flaubert savait peindre un paysage... Mais voici que, des années après la mort du Père Parain, alors que Gustave a définitivement opté pour Croisset, une femme, une grande amie spirituelle, le rapproche de Nogent-sur-Seine, qui avait enchanté sa jeunesse. Coïncidence mystérieuse... Dès 1852, par l'intermédiaire de Bouilhet, Gustave entretient une camaraderie sans éclipses avec **M^{me} Roger des Genettes...** Ouvrez la Correspondance; sa dernière lettre est pour cette femme d'élite; et ces lignes émouvantes, parties de Croisset le 18 avril 1880, arrivaient quelques jours après à **Villenaux-la-Grande**, en cette demeure bourgeoise que certains de cette salle ont certainement visitée, puisqu'elle est devenue le presbytère. Des témoins, hélas clairsemés, d'un passé encore tout proche, vous raconteront avoir personnellement apprécié l'intelligence, le cœur de celle qu'ils nomment toujours « M^{me} Roger ». Elle mourut à Villenaux, le 12 janvier 1891... Plus d'une fois, Gustave Flaubert rendit visite à M^{me} Roger des Genettes. Il fut l'hôte de cette demeure solide, qui allonge ses murs épais devant un jardin redevenu banal — où M. des Genettes s'adonnait à son culte des arbres fruitiers... A Bagneux, à Nogent, à Maizières, à Villenaux, le temps a presque tout emporté des bases matérielles du génie... La pensée de Flaubert s'est dégagée, libérée; elle a conquis son universalité; elle a

grandi à mesure que s'effaçaient les humbles décors de sa vie humaine. Et le monde n'oubliera jamais l'impérissable « Education sentimentale » du Nogentais Frédéric Moreau.

J. MAZERAUD.

GUSTAVE FLAUBERT

et

LÉON HEUZEY

Léon Heuzey (1831-1922), né à Rouen, était le fils d'Alexandre Heuzey, Conseiller à la Cour de cette ville, et d'Hortense Lhuître, laquelle était apparentée aux Lormier et aux Legras, et, par là, aux Flaubert. M^{me} Alexandre Heuzey parle à plusieurs reprises dans ses lettres à son fils de l'oncle et de la tante Lormier. Et l'on sait qu'Achille Flaubert, le frère de Gustave, avait épousé une demoiselle Julie Lormier (en 1839). De cordiales relations de voisinage renforçaient ce cousinage lointain. Achille Flaubert était, de surcroît, médecin de mes arrières-grands-parents. Son nom figure sur plusieurs billets mortuaires de ma famille ainsi que celui de M^{me} Roquigny-Flaubert. Il s'agit sans doute de Juliette Flaubert, la fille d'Achille, qui avait, épousé en 1860, un Roquigny.

Indiquons en passant que cette M^{me} Heuzey, dont Flaubert entretient à plusieurs reprises sa nièce Caro, dans des lettres qui s'échelonnent de 1869 à 1877, « la mère Heuzey », comme il l'appelle parfois familièrement, ne peut pas être M^{me} Alexandre Heuzey, certaines précisions fournies par l'écrivain lui-même s'y opposant. « Cette lettre a été interrompue », explique-t-il à sa correspondante, en date du 7 juillet 1869, « par la visite de M^{me} Heuzey et de sa fille ». La progéniture de M^{me} Alexandre Heuzey s'étant bornée à deux garçons, la conclusion s'impose de soi. Mon cousin, M. Maurice Heuzey, à qui j'avais fait part de ma perplexité, pense qu'il s'agirait d'une demoiselle Delacour, épouse d'un certain Edmond Heuzé, dont elle eut deux enfants : une fille, Jeanne-Marie, devenue M^{me} Mazeline à laquelle Flaubert décerne

cette louange: « Le festin chez la mère Heuzey a été des plus gais. M^{me} Mazeline m'a semblé plus jolie que jamais », — et un fils, décédé en 1877. Or, dans une lettre du 2 septembre de la même année, Flaubert entretient sa chère Caroline d'un deuil qui vient de frapper « cette pauvre M^{me} Heuzey ». Malgré l'orthographe différente du nom, la concordance des faits et des dates rend cette identification plausible (1).

Les flaubertistes sauront gré à M. Maurice Heuzey d'avoir retrouvé l'état civil de cette correspondante du grand romancier rouennais. Ce sera aussi l'excuse de cette digression.

Quant à la carrière de Léon Heuzey, j'en énumérerai simplement les principales étapes jusqu'à la mort de Gustave Flaubert : Ecole d'Athènes, 1854-1858; Mission de Macédoine, 1861; professeur d'histoire et d'archéologie à l'Ecole des Beaux-Arts, 1863; création du cours de costume antique étudié sur le modèle vivant, 1865; Conservateur adjoint des Antiques au Musée du Louvre, 1870; Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1874.

Les relations Heuzey-Flaubert sont attestées, dans les archives familiales, par plusieurs documents :

Correspondance de M^{me} Alexandre Heuzey avec son fils, contenant plusieurs allusions au voyage en Orient (2);

Lettre de G. Flaubert à Léon Heuzey : remerciement élogieux pour l'envoi du **Mont Olympe et l'Acarnanie**, premier ouvrage scientifique du jeune savant, retour de Grèce (3);

Un exemplaire de **Salammô**, 3^e édition Michel Lévy, avec cette dédicace :

(1) Elle a été établie d'après les inscriptions d'une tombe du Cimetière Monumental de Rouen.

(2) Voir notre édition des **Lettres de Grèce**, pp. 71-72.

(3) Id., *ibid.*, p. 145, et notre article cité ci-après.

« à mon ami Léon Heuzey.

« Souvenir affectueux. »

Dédicace assez banale, qui, néanmoins, donne bien le ton des rapports entre les deux hommes : celui d'une sympathie et d'une estime réciproques rarement manifestées mais très réelles, l'ermite de Croisset n'étant pas homme à prodiguer le titre d'ami, ni à protester de son affection, fut-ce dans un simple envoi.

Une lettre d'Alexandre Heuzey à son fils, lui annonçant la mort de Flaubert et en relatant, brièvement, les circonstances (voir ci-après :

Enfin, j'ai eu la chance de réunir trois lettres adressées par Léon Heuzey à Gustave Flaubert. Les deux premières en date font partie du legs Lovenjoul, conservé à la Bibliothèque de l'Institut. Dans l'une, l'expéditeur demande à l'habitué de Saint-Gratien d'appuyer, par une démarche auprès de la Princesse Mathilde, sa candidature, contre Froëhner, au poste de Conservateur des Antiques au Musée du Louvre; l'autre est un remerciement, et le nouveau promu, assure l'érudit auteur de *Salammbô*, qu'il sera très heureux de lui faire, toutes les fois qu'il le voudra, les honneurs des vieilles pierres dont il a maintenant la garde. Le ton est franc et empreint d'une familiarité cordiale. La troisième a trait à Alexandrie. Je l'ai incorporée à un article qui paraîtra prochainement dans la *Revue d'histoire littéraire* (1).

Après 1870, plus rien sur Flaubert dans la correspondance familiale, jusqu'en 1880. A cette date, je trouve une lettre d'Alexandre Heuzey annonçant à son fils la mort de son ami.

« Rouen, dimanche 9 mai 1880.

«... Je n'ai rien de nouveau à t'apprendre ici, si ce n'est
« qu'hier, à Croisset, ton ami Flaubert (Gustave) est décédé

(1) Quelques sources inédites de la « Tentation de Saint-Antoine ».

« subitement d'une attaque d'apoplexie à laquelle on était
 « loin de s'attendre, car la veille il était encore plein de
 « santé et se disposait à prendre, comme il disait, l'air de
 « Paris et se retrouver avec ses camarades Goncourt, Daudet
 « et Tourguenef. Hier matin, en sortant du bain, vers
 « 11 heures, il s'est senti mal à l'aise et quoiqu'il ne paraissait
 « pas s'en inquiéter, on est allé chercher le médecin de la
 « localité qui est arrivé immédiatement, mais trop tard encore
 « pour le secourir; le malade avait déjà perdu connaissance
 « et la mort est survenue en vingt minutes sans qu'il eût
 repris connaissance. »

L'intérêt de ces lignes, écrites le lendemain même de l'événement, consiste en ce qu'elles confirment le récit qu'a donné de la mort de son oncle M^{me} Commanville et les déclarations des docteurs Tourneux et Fortin (1):

On a beaucoup parlé, depuis quelque temps, du suicide de Flaubert. Les partisans de cette thèse n'accorderont au témoignage que je viens de produire aucune valeur convaincante; ils voudront y entendre le simple écho d'une version officielle, accréditée le jour même — notre lettre est du 9 — par la famille, M^{me} Commanville et Guy de Maupassant alertés par télégramme, étant arrivés à Rouen vers les 9 heures du soir. Le récit, certainement fantaisiste, que du Camp a donné de la mort de Flaubert, est interprété dans le même sens. Ce récit, autrefois attribué à une jalousie malveillante, persistant **perinde ac cadaver**, est maintenant considéré par plusieurs flaubertistes comme un pieux mensonge, renforcé comme il est de règle par des détails dramatiques et précis, destinés à mieux

(1) Caroline Commanville, *Souvenirs intimes* (Correspondance de Flaubert, t. I).

donner le change (1). Cependant, malgré la mise en lumière de certains faits assez troublants, récemment révélés (2) (embarras financiers plus importants qu'on ne le pensait, propos pessimistes, scellés apposés sur la porte du cabinet de travail), cette présomption s'accorde mal, à mon sens, avec ce que nous savons de l'homme et de son caractère. Il faut encore attendre avant de se prononcer. Je me borne à verser une pièce au dossier.

Jacques HEUZEY.

(1) Voir l'article du D^r Finot, dans la Revue « Les Alcaloïdes », réhabilitant du Camp. On a, sans doute, beaucoup exagéré la brouille des deux anciens compagnons de voyage en montant en épingle certains propos assez virulents de Flaubert.

(2) G. Normandy, « Gustave Flaubert » — Lettres inédites à Raoul-Duval, préface de Edgar Raoul-Duval, Paris, Albin Michel, 1950.

Le Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine à l'Hotel-Dieu-de-Rouen

Le Musée d'Histoire de la Médecine a été fondé en 1901. L'idée première de la fondation appartient au Professeur Ch. Tinel, qui proposa au Directeur de l'Ecole de Médecine de Rouen l'achat des pots de pharmacie de l'officine Delamare, place de la Pucelle à Rouen. Cette pharmacie avait conservé ses agencements, ses meubles et ses ustensiles du XVIII^e siècle. Elle est maintenant disparue.

Actuellement, l'avoir du Musée est assez considérable (plus de 1.000 pièces de collections).

Notre Musée, à l'état embryonnaire, était logé dans les rayons de la bibliothèque de l'Ecole de Médecine. Il émigra ensuite dans le service de clinique médicale de l'Hôtel-Dieu.

Après avoir été une création privée, le musée appartint, de 1921 à 1941, à la Ville de Rouen, qui le céda, à cette dernière date, en toute propriété, aux Hospices Civils de Rouen.

En 1947, les collections furent transférées dans leur abri actuel : au rez-de-chaussée et au premier étage des appartements qu'occupait autrefois Achille-Cléophas Flaubert (père du romancier), alors chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu. (Son fils aîné : Achille, chirurgien chef de cet hôpital, les habita ensuite partiellement).

La chambre natale de Gustave Flaubert ainsi que les deux petites pièces annexes ont été, selon le vœu du D^r Raoul Brunon,

auquel on en doit le réaménagement, conservées en l'état où il les avait ordonnancées lors de l'inauguration (1923).

Voulant perpétuer plus amplement encore le souvenir de la famille Flaubert et notamment de Gustave Flaubert, nous avons pu, grâce à l'amabilité du Directeur du Centre Régional Hospitalier, agrandir ce Musée par l'adjonction de nouvelles salles, notamment celle où Gustave enfant avait installé un théâtre sur le billard du père Flaubert. Une salle de vastes dimensions y a été adjointe, en outre qu'elle renferme des souvenirs d'intérêt flaubertien, des conférences y sont données.

On remarque dans ce Musée la tête phrénologique dont Gustave Flaubert parle à trois reprises dans *Madame Bovary*. Quelques visiteurs demeurant sceptiques sur l'authenticité de ce buste, je leur explique les conditions dans lesquelles elle est parvenue dans ce Musée, en 1923, alors que j'étais fonctionnaire hospitalier à l'Hôtel-Dieu :

Après la mort de l'officier de santé Delamare (**Charles Bovary**), la fillette que Flaubert prénomma Berthe dans le roman, fut élevée par l'une de ses parentes. Puis elle épousa un M. Lefebvre, pharmacien, dont l'officine était située à Rouen, à l'angle des rues Saint-Patrice et du Sacre. Le magasin existe encore, mais un autre commerce y est exercé.

Lorsque le pharmacien Lefebvre mourut, sa veuve relégua dans une armoire la fameuse tête phrénologique. A cette époque, un nommé Fiquet, qui terminait ses études de pharmacie à l'Ecole de Rouen, s'installa à Pavilly (Seine-Inférieure). Pressentant que le buste aurait, un jour, une valeur au moins morale, il sollicita de M^{me} veuve Lefebvre la remise de l'objet pour être placé dans son officine. M^{me} Lefebvre ne fit aucune difficulté, se montrant au contraire très contente de s'en débarrasser, car la malignité publique s'occupait déjà de l'« affaire Bovary ». Beaucoup plus tard, M. Fiquet, se retirant du commerce, alla habiter Yvetot, chef-lieu d'ar-

rondissement du même département.

C'est alors que M. Poussier, pharmacien chef de l'Hôtel-Dieu, archéologue, collectionneur averti, alla demander à M. Fiquet s'il consentirait à offrir la tête phrénologique au Musée de l'Hôtel-Dieu. M. Fiquet ne fit aucune objection et c'est ainsi que depuis 1923 ce souvenir d'intérêt flaubertien peut être contemplé par de nombreux visiteurs.

Grâce à la complaisance et à la générosité de M. Lécole, antiquaire à Saint-Jacques-sur-Darnétal (près Rouen), nous avons pu obtenir et exposer au Musée l'un des pots de faïence, de style Empire, provenant de la « Pharmacie Homais ». On sait que le pharmacien établi à Ry, à l'époque où l'officier de santé Delamare y demeurait, se nommait Jouanne. Mais ce n'est point celui-ci qui servit de modèle à Flaubert pour décrire Monsieur Homais. Le romancier a fait de ce dernier un anticlérical alors que le pharmacien Jouanne était d'opinions totalement opposées. Plusieurs contemporains servirent de modèles à Flaubert pour composer le personnage d'Homais, notamment M. Bellemère, pharmacien à Veules-en-Caux (aujourd'hui Veules-les-Roses, Seine-Inférieure). M. Bellemère était anticlérical. Certain soir que le Conseil municipal de cette commune était réuni, il fut question de supprimer le calvaire situé sur la place de Veules, ce monument froissant, paraît-il, les opinions des habitants. Il s'agissait aussi, ce soir-là, de délibérer sur l'agrandissement du cimetière. Des conseillers, — dont Bellemère faisait partie — s'apercevant qu'il convenait de meubler le croisement de deux allées principales, il fut proposé et décidé d'y édifier le calvaire, « plus à sa place dans une nécropole que sur une voie publique ». Bellemère fut si heureux de ce vote qu'il en mourut dans la nuit. Coïncidence, en tous cas. Et, s'agissant d'un notable du pays, sa sépulture fut placée en bordure de ce croisement. Si bien que le corps de l'anticlérical Bellemère reposa à l'ombre de ce calvaire qui l'offusquait.

Puisque nous sommes sur le chapitre des anecdotes et que nous avons parlé de la maison natale de Gustave Flaubert, signalons qu'à l'époque de son enfance, Gustave, puni par ses parents pour une incartade (elles devaient être nombreuses, connaissant le caractère du sujet), avait été enfermé dans la cave du pavillon, logement de la famille. Pour se venger de cette punition, Gustave urina dans les pots de beurre...

Une autre fois, au cours d'un somptueux dîner auquel il avait, avec ses parents, été convié, il fut remis à chacun des convives un rince-bouche, immédiatement avant le dessert. Ne connaissant pas cet usage, Gustave observa comment pratiquaient ses commensaux. Il fit donc comme eux, s'emplit d'eau la bouche, mais au lieu de rejeter le liquide proprement (si l'on peut dire), il frappa des deux mains sur ses joues gonflées et envoya l'eau sur ses voisins d'en face et très certainement aussi sur la pâtisserie que l'on venait de présenter sur la table.

Autre souvenir flaubertien exposé au Musée : le pot à confitures donné par Gustave Flaubert, vers 1869, au jeune Vauquelin qui portait au romancier, à Croisset, le linge lavé et repassé par M^{me} Vauquelin mère.

Le « jeune Vauquelin » (qui a dépassé maintenant 80 ans) a été heureux de nous faire présent de ce pot à « vertebonne » dont le décor représente des feuilles et fleurs de chardons.

Nous continuerons, dans le prochain numéro, la nomenclature expliquée des autres souvenirs d'intérêt flaubertien exposés au Musée.

Disons, en terminant cette courte description, que ce petit coin de l'Hôtel-Dieu de Rouen où plane le souvenir de Gustave Flaubert, tend à devenir, insensiblement et presque involontairement, un centre intellectuel, culturel et littéraire. On y vient de partout : de Belgique, des Pays-Bas, du Luxembourg, d'Italie, d'Espagne, de Turquie, d'Allemagne, du Canada, des deux Amériques, de Chine,

de la Martinique (le registre des signatures en fait foi), et ce n'est pas un mince régal pour un conservateur de converser avec ces hôtes de passage qui regrettent seulement de n'avoir pas de loisirs suffisants pour s'intéresser davantage à tout ce qui concerne notre Flaubert. Et le conservateur ne sollicite d'autre satisfaction, à part celle consistant à recevoir pour l'Association des AMIS DE FLAUBERT l'adhésion de ces pèlerins, que de leur communiquer sa foi.

René-Marie MARTIN,
Conservateur du Musée,
Secrétaire des AMIS DE FLAUBERT.

A l'Hotel-Dieu de Rouen, cent ans après . .

SOUVENIRS

« Ma sœur, donnez-nous les clefs de Monsieur Flaubert !... »
Voilà ce qui s'entendait souvent — vers 1923 — dans la bouche du docteur Raoul Brunon, s'adressant à une religieuse de son service — le service de clinique médicale — où j'étais alors externe.

Je l'entends et le revois encore enseignant dans des salles de malades qui, sans doute, n'avaient guère changé depuis le temps des docteurs Achille-Cléophas et Achille Flaubert, père et frère du romancier; peu modifié l'aspect intérieur et peu changées aussi — ce qui était plus étrange — les méthodes thérapeutiques : les piqûres étaient interdites dans les services et les indications que pouvait donner la radiographie, la « lanterne magique », comme disait le patron, étaient considérées comme nulles. Dans ces salles immenses aux deux rangées de lits, hautes comme des cathédrales, on soignait par les « éléments » : l'air, l'eau, le feu et... parfois la terre, disait-on en plaisantant. On y prescrivait bien des drogues partout ailleurs oubliées. Mais si Hippocrate et Galien restaient les autorités encore, et souvent consultées, les noms des Flaubert revenaient aussi fréquemment dans les leçons, que ce fut au lit du malade ou bien dans cette petite salle-musée qui renfermait alors les collections de documents sur l'histoire de la médecine et quelques souvenirs de Gustave Flaubert et de sa famille : des portraits, la thèse de doctorat d'Achille-Cléophas, des autographes, etc., collections qui n'ont cessé de s'enrichir depuis ce temps, et sur lesquelles veille aujourd'hui, avec autant de compétence que de ferveur, M. René-Marie Martin.

L'atmosphère était toute flaubertienne : le docteur Brunon nous parlait de sa mère qui avait été l'amie de pension de Delphine Couturier — le prototype désormais « classique » (n'en déplaise à certains) — d'Emma Bovary, de l'officier de santé Delamare, qui avait été l'élève du docteur Flaubert père, dans ce même Hôtel-Dieu, et, à tout propos, de la médecine dans l'œuvre de Flaubert — domaine si magistralement étudié par le docteur René Dumesnil —, depuis la fâcheuse intervention de Bovary sur le malheureux pied-bot, suivie de l'amputation par le docteur Larivière (sous les traits duquel le romancier peignit un portrait de son propre père) jusqu'à l'empoisonnement final, chef-d'œuvre de clinique toxicologique, en passant par des réflexions sur la philosophie de Monsieur Homais...

Tout cela était particulièrement vivant, sensible et actuel pour de jeunes élèves qui vivaient chaque jour dans le décor même d'une partie du roman, et qui, allant à l'Hospice-Général pour visiter d'autres services hospitaliers, longeaient souvent l'Eau-de-Robec, « la rivière qui fait de ce quartier de Rouen comme une ignoble petite Venise », rivière aujourd'hui disparue comme l'est aussi sa sœur parisienne, la Bièvre, chère à J.-K. Huysmans.

Parfois, le docteur Brunon, suivi des élèves du service, après avoir couvert sa tête du bonnet carré qu'il portait en souvenir de Rabelais, traversait la grande cour de l'hôpital : c'était pour aller « chez Morgagni ». Ainsi nommait-il la salle d'autopsies. Nous imaginions alors le jeune Gustave et sa sœur, grimpés au treillage pour accéder à la fenêtre et regarder en cachette, ainsi que l'écrivain l'a raconté lui-même, le chirurgien, leur père, penché sur une dissection.

Jusqu'en 1923 — époque à laquelle remontent ces souvenirs — le logis qu'avaient occupé les Faubert à l'Hôtel-Dieu, et notamment la chambre où naquit Gustave, avaient été abandonnés à demi, et occupés, en partie du moins, par un laboratoire d'anatomie pa-

thologique et d'histologie. La célébration du centenaire de la naissance du futur auteur de **Madame Bovary**, en 1921, attira l'attention sur ces lieux qui devaient reprendre un aspect plus digne du souvenir de l'écrivain et devenir un but de pèlerinage littéraire. Le docteur Brunon fut, avec quelques autres fervents, l'artisan de cette résurrection, et c'est vers cette époque que, bien souvent, après la visite des malades, il demandait à la sœur « les clefs de Monsieur Flaubert ». On lui apportait alors un trousseau de quelques grosses clefs, muni d'une étiquette qui était, disait-on, « d'origine », et qui portait ces mots : MONSIEUR FLAUBERT. Nous l'accompagnions dans ces locaux, encombrés de fioles, de bocalux et de microscopes, et nous vîmes en peu de temps s'accomplir la transformation. Les traces d'abandon et de vandalisme disparurent, un mobilier de l'époque fut rassemblé grâce à des dons et à des récupérations dans les greniers de l'hôpital, et le 22 juin 1923 la chambre natale de Gustave Flaubert, « reconstituée » était inaugurée. Ainsi peut-on la voir aujourd'hui, peu différente certes de la chambre de 1821. N'y a-t-il pas, au-dessus d'une cheminée, relique particulièrement émouvante, la glace où Gustave mira son visage d'enfant, et qui, peut-être, recèle encore dans son tain semé d'étoiles, quelque subtile trace non révélée...

X

Il y a peu de semaines, quand je suis revenu vers le vieil Hôtel-Dieu pour remettre mes pas dans les pas, par l'avenue qui porte enfin le nom de l'immense écrivain, mille souvenirs de jeunesse ont surgi, et j'ai senti vraiment que c'était bien là que m'avaient été remises les « clefs » de Gustave Flaubert.

Pierre-Marie LAMBERT.

Au vrai, ces deux états, coexistants certes dès ses jeunes années, dans le tréfonds de ses affinités, ne se manifestèrent pas tout d'abord avec une égale intensité. Le romantisme tint, dans les tout premiers essais, sinon toute la place, — comme on l'a dit trop facilement, — mais la plus grande place. La tendance réaliste apparut en même temps, en notations sporadiques, mais non dénuées de force et d'exactitude scientifique. Parmi ces « œuvres de Jeunesse ». « Novembre » affirma une solide accumulation de « choses vues », recueillies pour Voyage en Enfer, — Mémoires d'un fou, — Smarh, — renouvelées et enrichies lors de l'Education Sentimentale, en sa forme première. Certes, les efforts de la jeune main ne purent empêcher les habiletés d'accommodation de tomber au premier coup d'œil de la critique, et le « cliché », tout nu, d'apparaître. A ces heures d'adolescence, de trop récentes et empressées acquisitions littéraires masquaient à Gustave Flaubert — sans les étouffer à jamais — ses dispositions « réalistes », fruit de l'hérédité et de l'ambiance familiales.

Mais après avoir laissé ses quinze ans, à la mode du temps, pleurer et gémir plus que regarder et comprendre, voici que Flaubert, en deux années, évolua, en direction marquée, vers la documentation objective.

Cette étape décisive de réalisme apparaît nettement dans
 « Bibliomanie, — Une leçon d'histoire naturelle : genre « Commis » ;
 — lyre et Mort ; — ses premières vraies études du type humain.
 La science pure le sollicite.

« Ernest — de « Passion et Vertu, — s'occupait de « travaux
 chimiques, il y avait plein deux immenses cartons de notes sur les
 couches de silex et les analyses minéralogiques », — le voici chas-
 sant aux insectes, herborisant, se créant « une existence heureuse,
 calme et paisible au milieu de la nature et de la science ». A
 quarante ans d'antériorité, s'esquissent les prémisses de « Bouvard
 et Pécuchet ». Tout en même temps, Gustave Flaubert se convainc
 de la puissance de l'analyse, il écrit — constatation à la fois phy-
 siologique et psychologique — ! « c'est une cruauté d'anatomiste,
 mais on a fait du progrès dans les sciences et il y a des gens qui
 dissèquent un cœur comme un cadavre ».

Flaubert a dès lors conquis « le sens du réel », sûr appui
 d'observations, de constatations.

En présence de cet état de fait, il est à penser que son goût
 particulier pour les notes, — si marqué dès son enfance, — s'en
 trouva sollicité, et qu'elles se multiplièrent, sur des objectifs fort
 variés.

« En observant, Flaubert ne songe pas à l'utilisation immédiate
 et forcée des documents qu'il amasse ainsi » (1).

Il n'en est pas moins vrai que les matériaux ainsi réunis ont
 été constituants de ses grandes œuvres. Ou les trouver ?

Cette recherche des éléments a été le plus souvent effectuée
 par analyse sur des apports massifs : tout un personnage de roman.

(1) René Dumesnil : Flaubert : son héritage, son milieu, sa méthode, p. 169.

Le but de l'étude synthétique entreprise ici est de confronter dans l'œuvre de Flaubert, par ce qui nous a été livré de ses « dossiers » :

Sa méthode d'investigation, de choix, d'examen; et sa méthode de rappel, de groupement, de réalisation.

Cette recherche pourra fournir (par voie de conséquence) quelque lumière nouvelle sur la part qu'il a faite, dans ses observations élémentaires et leur utilisation à ses deux tendances : imagination et sentiment; — objectivité et certitude.

Il faudrait saisir Flaubert en activité analytique, devant un sujet d'étude, recueillant ses caractéristiques éparses, diverses, multiples; puis, en pleine possession de sa puissance créatrice, coulant de toute la force de son génie, le « type humain » synthétique.

Ce « type humain », il le faudrait de réelle unité, invariable en soi, ou tout au moins facilement saisissable sous le voile des contingences du milieu.

Il existe, en série, dans une catégorie en apparence peu accessible à Gustave Flaubert : l'enfant.

Gageure ? Que non pas ! La matière en est fréquente, abondante même.

Après avoir trouvé « l'enfant » dans les Œuvres de Jeunesse », il faut le suivre, pas à pas parmi les « Notes de Voyage », dans l'ordre du temps et des lieux : Pyrénées et Corse; — Italie; — s'attarder « Par les champs et par les grèves », comme à une ligne frontière pour « rapprocher les premiers enthousiasmes du bachelier romantique des somptueuses descriptions orchestrées par le grand écrivain au seuil de la maîtrise » (1) — puis courir en Orient.

(1) Par les champs et par les grèves, Edition Conard : préface.

Et voici que se noue ce rigoureux enchaînement qui, parti de la silhouette fugitive, saisie dans un croquis rapide, aboutit à la « figure » d'art, érigée dans les grandes œuvres.

Toute l'intention de cette étude est là : recueillir les diamants bruts et les voir, peu à peu, sous le travail de « taille » se polir en facettes et s'allumer de feux.

Il est peut-être téméraire d'en essayer la réalisation, mais il le serait plus encore de reprendre, — après les critiques et les commentateurs les plus autorisés —, la recherche des procédés de Flaubert.

Ils doivent ressortir des notes et des textes, rapprochés et réunis, évocateurs de Flaubert, à sa tâche de passion et de labeur,

Tel qu'il était quand « il se plantait devant la chose à écrire, — ne la quittant, si commune et banale qu'elle fût, que lorsqu'il y'avait aperçu — ce que personne avant lui n'avait noté, c'est-à-dire lorsqu'il lui avait arraché le secret de son originalité esthétique » (1).

A ses « collections », il fait des apports « d'échantillons » en double, en triplé, et plus, car « il sait ne pas juger de la vérité d'un type par le nombre des individus réels qui le représentent, et que des formes rares peuvent être des formes régulières et permanentes de l'humanité » (2).

Il « collectionne » d'ailleurs dans le temps et dans l'espace » ; Il ne vise pas à l'actualité, lui qui s'efforce au contraire de ne retenir des choses que leurs caractères impérissables, c'est-à-dire « vrai », et en cela il sait qu'« actualité » n'est pas « réalité » (3).

Il prolonge son observation jusqu'à la minutie, estimant « que l'impression totale s'obtient par le choix sévère du détail » (4).

Ces acquisitions effectuées, « tous ces matériaux épars s'agrègent et prennent corps. L'unification s'opère, la disparate s'efface. Un travail de digestion lente et de synthèse s'opère, non pas seulement intuitif, mais encore réfléchi et logique » (5).

Il faut « que tout passe par son plan spirituel, subisse une transmutation par la solitude » (1).

Soudain l'assaillent ses souvenirs « revivifiés par l'intensité de l'imagination, la recherche passionnée du style et l'amour surtout, l'amour passionné de la matière vivante et des forces colorées ».

Et c'est par cela qu'il a aimé « l'enfant ».

A défaut d'éléments psychologiques profonds, l'enfant lui a livré les charmes de sa beauté, les grâces de ses attitudes, les raisons de ses joies, les secrets de ses souffrances, les sources de son activité.

Flaubert lui a restitué ces dons généreux par la création de cette théorie juvénile qui fleurit de ses rires ou mouille de ses larmes toute son œuvre.

FIGURES DE ROMANTISME

« Matteo Falcone » ou « deux cercueils pour un proscrit » fut écrit vers 1835; l'auteur avait donc 14 ans environ. Le personnage principal est à peine de cet âge : « C'était un bel enfant qu'Albano : de longs cheveux tombaient en boucles sur ses épaules, à chaque sourire vous auriez dit une parole de joie, à chaque regard un éclair dans les yeux. » Le drame, bref et horrible, se développe... « le lendemain, on venait de retirer un enfant de la rivière. Oh ! le pauvre enfant ! de beaux cheveux blonds tombaient sur ses épaules, ses lèvres étaient tachetées de noir, ses

(5) R. Dumesnil : **Flaubert**, p. 171.

(1) A. Thibaudet : « Flaubert » : sa vie, ses romans, son style, p. 20.

main, liées par un chapelet, étaient jointes comme pour la prière; sa poitrine était percée d'une balle et l'on distinguait encore sa sanglante trace ».

Ce double portrait vise à l'effet; — le procédé de symétrie des détails, tout en manquant d'équilibre, n'est pas dépourvu d'habileté.

La « Chronique normande », datée de 1836, comporte dès l'abord une brève image du jeune duc Richard : « Il était âgé de 12 ans et c'était un bel enfant aux cheveux blonds, aux yeux tendres, au teint pâle. »

Dans ces descriptions éclate le cliché romantique, à la marque de Victor Hugo; — les « orientales » sont alors récentes, et l'Enfant grec a fourni au jeune écrivain les détails essentiels :

Un enfant aux yeux bleus, — dans leur azur passe le vif éclair de joie, — tête blonde, — cheveux en boucles et qui pleurent épars...

« Un parfum à sentir » ou « les baladins, », conte (1836) met en scène « trois enfants dont le plus jeune avait à peine sept ans... Débiles et frêles, leur teint était jaune et leurs traits indiquaient le malheur et la souffrance ».

Au jeune duc Richard, le « teint pâle » aristocratique — aux miséreux baladins « teint jaune »; l'auteur se compose un cliché d'oppositions, en même temps qu'il fait suivre les notations d'état physique d'une indication physio-morale : il lit sur ses traits : malheur, souffrance, — et la phrase poursuit les mêmes indices : membres amaigris, joues creusées par la faim, — et des larmes cachées.

Ces divers détails descriptifs sont les fruits de lectures toutes récentes, avec une légère tendance à la notation originale.

PASTEURS ET GUENILLEUX

Celle-ci apparaît, de documentation sommaire certes, mais visuelle, acquise dans un milieu bien particulier à Gustave Flaubert : les prés et les champs. Le meilleur temps de ses jeunes années et de son adolescence fut celui des longues promenades, des courses

prolongées en pleine campagne et surtout dans les prairies normandes ou champenoises, tour à tour vers la banlieue rouennaise, ou Pont-l'Évêque, et vers Nogent-sur-Seine, dans les régions d'origine maternelle et paternelle. Dans ces immensités d'herbages, un seul groupe vivant : « fillette gardant les vaches ». Flaubert fait sien ce tableau rustique :

« Julietta rassemble ses vaches et se dirige vers le village (Rêve d'Enfer : 1837).

« Marie allait, tous les matins, garder les vaches dans les champs. » « (Novembre » : 1842).

« Une petite fille chassant sa vache vers l'abreuvoir (Par les Champs et les Grèves : 1847).

« Une petite fille chassant ses bestiaux vers l'abreuvoir (Par les Champs et par les Grèves : 1847). »

En ce même temps, Flaubert nous dit : « Je voyais les vaches rentrer. Le petit garçon qui les chassait devant lui avec une ronce gelottait sous ses habits de toile. »

Cette acquisition bien personnelle se double d'une autre très proche d'origine : enfant en guenilles.

Dans son enfance, le fils de bourgeois qu'était Gustave Flaubert, entouré de soins et de bien-être, a été surpris, heurté peut-être dans ses goûts et ses habitudes, par la rencontre de quelque pauvre dépenaillé. Ses lectures d'adolescence, au goût de l'époque, ont entretenu, précisé l'impression. Il s'y est complu, y trouvant des raisons de choix et d'attrance, par les jeux de l'opposition : guenilles, misère, — beauté physique, grâce.

Le type est désormais frappé pour lui : enfant en guenilles.

Le premier emploi littéraire qu'il en ait fait date de l'Éducation sentimentale de 1845 » :

« Une petite fille en guenilles, marchait nu-pieds dans la poussière, et me tendait la main en souriant. »

Le souvenir visuel a créé de l'émotion; l'observation objective a suscité — à l'insu de l'observateur —, une émanation absolument subjective :

Une petite fille : plus délicate, plus pitoyable encore qu'un

petit garçon;

En guenilles : alors que l'enfance est parée par les mains maternelles;

Nu-pieds : pauvre petite chair, fragile et douloureuse;

Dans la poussière : grisaille, à l'encontre du rayonnement des jeunes ans;

Me tendait la main : fragilité dénuée et besogneuse;

Avec un visage souriant : résignation insouciant, gaîté naïve.

Le détail appelle le mot, celui-ci éveille le contraste, — et l'opposition entre ce qui est et ce qui devrait être se poursuit graduellement, se réalise en plénitude dans cette courte phrase. L'impersonnalité fictive à laquelle s'efforcera bientôt Flaubert est par avance en déroute; il exprime ce qu'il sent plus encore que ce qu'il voit. Le voilà déjà trahi par ce qu'il voudra être sa méthode, comme il le sera dans toute son œuvre.

Recherchons, en pensée, d'après la page de l'Education Sentimentale où s'inscrit cette phrase, les déterminantes de l'émotion de « Julien » — Gustave Flaubert, autobiographe — à l'instant où lui apparaît la fillette.

Il est en état de crise sentimentale. Il poursuit sinon le premier, tout au moins le plus intense rêve d'amour — surtout physique d'ailleurs, quoiqu'il y mêle de la passion cérébrale, — et se heurte à une trahison.

Comme la petite fille sa jeunesse souriait confiante, en quête d'une aumône du cœur, et voici sa foi guenilleuse, errante, nu-pieds dans la poussière... Tout cela, c'est déjà son malheureux chemin d'amour qui s'ouvre devant lui, en contraste avec les promesses fleuries du coteau et les fraîcheurs d'onde jaillissante qui, un instant, l'avaient enchanté.

Nous croyons traduire cet état d'âme de Flaubert, car connaissant bien le site où lui apparut la pauvrete, misérable et gracieuse, nous ressentons l'impression d'ambiance qui s'en dégagait pour l'auteur, et contribua à la pérennité de ce souvenir : « Une petite fille en guenilles marchait nu-pieds dans la poussière et me tendait la main en souriant. »

Vingt-cinq années s'écoulèrent avant que Flaubert donnât à l'Education Sentimentale sa forme définitive, absolument diffé-

rente de l'œuvre première, mais où nous trouvons cette réapparition :

« Un enfant déguenillé, qui montrait une marmotte dans une boîte, demanda l'aumône en souriant. »

Puis dans cette même œuvre :

« Frédéric et Rosanette étaient assis sous un platane au bord d'un pré; — en bas, sur le bord de la route, une petite fille, nue-pieds dans la poussière, faisait paître une vache. Dès qu'elle les aperçut, elle vint leur demander l'aumône; et, tenant d'une main son jupon en lambeaux, elle grattait de l'autre ses cheveux noirs qui entouraient toute sa tête brune, illuminée par des yeux splendides. »

Aux éléments acquis : enfant — guenilles — poussière est venu se souder cet autre, initial : gardeuse de vache. Il y associera « des troupeaux de moutons broutant parmi les pierres » — et traduira ainsi l'expression d'une nature vide : « pas d'enfant en guenilles gardant une vache qui broute la mousse dans les cailloux, pas un oiseau, pas un nid, pas un bruit... »

Dans Bouvard et Pécuchet, aux jours de la fenaison : Une petite fille, les pieds nus dans des savates, et dont le corps se montrait par les déchirures de sa robe, donnait à boire aux femmes, en versant du cidre d'un broc qu'elle appuyait sur sa hanche. » L'enfant en guenilles se vêt d'une attitude de toute beauté, opposition d'art, comme celle que nous donnait :

Une petite fille chassait ses bestiaux vers l'abreuvoir : faiblesse et force, gracilité et massivité, — et que nous retrouvons, au temps de « Madame Bovary » : aux Comices de Yonville-l'Abbaye : un grand taureau noir ne bougeait pas plus qu'une bête de bronze. Un enfant en haillons le tenait par la corde. »

De même, la connexité existant dans la mémoire de Flaubert entre enfant dépenaillé, — et : poussière, le sollicite à des notations de cette sorte :

En Bretagne : l'enfant qui nous conduisait pour dénicher des nids et avec un bâton en faisait tomber la poussière à nos pieds;

En Egypte, vers Karnac : un enfant courait devant nous, tout nu, traînant une branche d'arbre, cela faisait de la poussière;

Sur le Haut-Nil : dans la poussière, se traînait un enfant.

Et, de ces traits brefs, répétés, se forme cet ensemble : Par les champs et par les Grèves, en Bretagne : vers Daoulas : une petite fille en guenilles est entrée dans l'auberge avec une corbeille de fraises qu'elle portait sur sa tête.

Elle en est sortie bientôt tenant un gros pain qu'elle maintenait de ses deux mains. Elle s'enfuyait avec la vivacité d'un chat en poussant des cris aigus. Ses cheveux d'enfant, hérissés, gris de poussière, se levaient dans le vent autour de sa figure maigre et ses petits pieds nus, frappant d'aplomb la terre, disparaissaient en courant, avec les lambeaux déchiquetés qui lui battaient les genoux. »

De même aussi les rapprochements de ces états et de ces mots : enfants loqueteux, bestiaux et poussière, se fondent en une idée d'ensemble : troupeaux en marche; — Flaubert la voit :

Sur le Nil : « groupe de moutons et de buffles qui passent çà et là entre des palmiers, conduits par un enfant en guenilles; »

« Des chameaux passaient, un enfant les conduisant. »

Et voici que, devant Hérodiade : « Les chemins dans la montagne commencèrent à se peupler : des pasteurs piquaient des bœufs, des enfants tiraient des ânes, des palefreniers conduisaient des chevaux. »

Et enfin, sorti de cette foule et de cette pulvéulence, voici en pleine lumière, l'admirable figure, jaillie des souvenirs de « Saint-Antoine ».

«... Ammonaria, cette enfant que je rencontrais chaque soir au bord de la citerne, quand elle amenait ses buffles. Elle a couru après moi. Les anneaux de ses pieds brillaient dans la poussière, et sa tunique ouverte sur les hanches flottait au vent... »

MISÉRABLES

Restons un instant encore dans cette atmosphère poussiéreuse où se meut la chétivité enfantine, nous y distinguerons l'attirance particulière que présente pour Flaubert l'enfant dépourvu, misérable.

Nous nous sommes déjà arrêtés avec lui auprès des « Bala-dins » : après le travail du petit Ernesto, sous la menace continue de la baguette « il y avait du sang sur la corde »... pauvres « sans pain ».

En Bretagne, au bas du château de Lehon, attendent « des petites filles impudiques, et impudentes..... si vous ne savez pas que c'est pour avoir du pain ! »

La misère !... Flaubert l'a vue, douloureusement, sous tous les cieux.

Sous le clair soleil de France : à Marseille : « dans une baraque en toile, sur le port : deux petites « laineuses ». Pour vérifier l'authenticité de leur chevelure, elles passaient entre les blancs, et le public leur tirait leur tignasse, les grosses mains goudronnées s'enfonçaient là-dedans, et hâlaient dessus ».

A Bordeaux, dans une manufacture de porcelaine : « je vois piteusement entassés des enfants... Il y a de beaux enfants du Midi, aux yeux noirs, au sourcil arqué, au teint cuivré, et qui se courbent et qui pétrissent la terre glaise... Voici un garçonnet : « cheveux ras, tête osseuse, regard singulièrement triste et élevé ; pauvre enfant, peut-être né de la plus pure argile ».

Sous l'azur de la mer et du ciel : à Menton « essaim de mendiants : enfants pieds nus », tout au long de la Corniche : « quand on passe dans les villes, des enfants vous suivent et font la roue, en mendiant : cris, joie italienne qui, comme un galon d'or, scintille à travers cette misère ».

Sous la lumière d'Espagne, à Fontarabie : « Je n'oublierai pas le cortège d'enfants qui m'a entouré sur le rivage, alléché par l'espoir des aumônes... Ils étaient tous en guenilles, tous timides et beaux, tous attendant l'argent, et ils se sont rués sous ma pluie de sous espagnols ».

Sous l'éclat du sable et des eaux, en Orient : au Caire : « un saltimbanque avec un enfant de six à sept ans et deux fillettes nupieds, en blouses bleues et bonnets pointus, — l'enfant faisait le mort, fort bien; on quêtait pour le ressusciter; on lui mettait un porte-mousqueton de fer dans la bouche et il se promenait avec cela, tout nu », et ces petiotis disent des mots, miment des scènes d'une si ignoble grossièreté que nous ne les pouvons reproduire, et cela s'entend et se voit partout en Asie-Mineure.

A Assouan : « une petite Nubienne, fort bien faite, dont on mesure la taille avec un bâton pour tarifer la somme que chaque marchand doit payer par tête d'esclave. »

Du Caire à Alexandrie : « A bord, petite négresse qui appar-

tient à des marchands chrétiens de Syrie; elle pleurait en abondance et est restée presque tout le temps couchée sur le flanc, au soleil, à côté de la cheminée. »...

A Beyrouth, « hier, nous l'avons vue comme ses maîtres lui faisaient prendre un bain de mer. Son pauvre petit corps noir était là tout nu sur la plage, les pieds dans l'eau, en plein soleil, avec sa tête noire frisée et un grand anneau d'argent passé à son cou. Ils l'ont savonnée avec du sable et d'une façon si rude que la peau lui saignait ».

Flaubert la retrouva certainement dans sa mémoire émue, la petite négresse, lorsqu'il décrit Hamilcar préparant, pour le sacrifice à Moloch, le fils de l'esclave : « la vasque de porphyre contenait encore un peu d'eau claire pour les ablutions de Sallambô; — le Suffète y plongeait l'enfant et, comme un marchand d'esclaves, il se mit à la frotter avec les strigiles et la terre rouge ».

SOUFFRANTS

Plus encore que les misères sociales, les incapacités ou malades physiologiques sollicitent le goût héréditaire de Flaubert.

Comme le chirurgien à l'heure de la consultation, il note rapidement : une petite fille muette, — une petite fille aveugle, — un enfant manchot de naissance, — un enfant rachitique : ses cuisses pas plus grosses que le bas de ses jambes et son dos bossu comme s'il avait eu la colonne vertébrale cassée : les uns aux sables d'Egypte, les autres dans la lande bretonne. Dans ces régions de pauvreté et d'ignorance, où pullulent les infirmes, Flaubert ne s'arrête, remarquons-le, qu'aux souffrances enfantines.

Lorsqu'il écrit « Madame Bovary », il est dans la plénitude de ses acquisitions scientifiques. Il n'oublie pas de noter « un pauvre marmot chétif, couvert de scrofules au visage », alors qu'il aboutit à la description rigoureuse du « pied-bot » d'Achille, le garçon d'auberge, et de la résection du tendon — et aussi au portrait si horriblement poussé de « l'aveugle » : deux pages maîtresses de ce chef-d'œuvre.

Pire encore pour l'enfant que la défaillance organique, voici la détresse morale :

Vers Pont-du-Gard, passaient des zingaros et, marchant à côté des charrettes, « des enfants à l'air maudit ».

Quelle monstrueuse malédiction sur vous, pauvres chétifs ? Petit Ernesto, danseur de corde, — petites bretonnes affamées, — et vous, enfants porcelainiers, esclaves autant que les petites négresses vouées aux marchands !...

Et vous, qui souffrez le martyre des violences paternelles :

« le père de Charles Deslauriers dégorgeait sur son entourage les colères qui l'étouffaient. Peu d'enfants furent plus battus que son fils. Le gamin ne cédait pas, malgré les coups. Sa mère, quand elle tâchait de s'interposer, était rudoyée comme lui ».

Et l'enfance d'abandon et de larmes de la pauvre petite Berthe Bovary : « Entre la fenêtre et la table à ouvrage, la petite Berthe était là, qui chancelait sur ses bottines de tricot, et essayait de se rapprocher de sa mère pour lui saisir, par le bout, les rubans de son tablier. — Laisse-moi ! dit celle-ci, en l'écartant avec la main.

« La petite fille revint bientôt plus près encore contre ses genoux et, s'y appuyant des bras, elle levait vers elle son gros œil bleu, pendant qu'un filet de salive pure décollait de sa lèvre sur la soie du tablier. — Laisse-moi ! répète la jeune femme tout irritée.

« Sa figure épouvanta l'enfant qui se mit à crier. — Eh ! laisse-moi donc ! fit-elle en la repoussant du coude.

« Berthe alla tomber au pied de la commode, contre la patère de cuivre; elle s'y coupa la joue, le sang sortit ».

En dépit de l'impersonnalité — bien plus, de l'insensibilité, de l'écrivain, érigée en système par Flaubert à cette période de sa vocation littéraire, — nous sentons l'émotion trembler sous les mots.

Il en sera de même lorsque, utilisant à plein ses acquisitions scientifiques, il décrira l'enfant souffrant, plus avant encore, dans sa chair délicate.

Il convient de remarquer que Flaubert recourt, dans les tableaux de ce genre, à des observations médicales, chirurgicales, à peine apparues dans ses œuvres antérieures. Il est impossible, par conséquent, de reconstituer, du simple au composé, comme nous avons tenté de le faire dans les pages précédentes, le processus de l'évolution mentale de l'auteur. Nous nous trouvons brusquement en face d'un bloc échappant à nos investigations préalables, purement littéraires.

Revenons à la scène ci-dessus, rapide et cruelle. Le petite Berthe a reçu les soins de son père, le médecin Charles Bovary :

« Berthe ne sanglotait plus, sa respiration, maintenant soulevait insensiblement la couverture de coton. De grosses larmes s'arrêtaient au coin de ses paupières à demi-closes, qui laissaient voir entre les cils deux prunelles pâles, enfoncées; le sparadrap, collé sur sa joue, en tirait obliquement la peau tendre ».

Dans « l'Education Sentimentale », le petit garçon de M^{me} Arnould est atteint du croup :

« L'enfant se mit à arracher les linges de son cou, comme s'il

avait voulu retirer l'obstacle qui l'étouffait, et il égratignait le mur, saisissait les rideaux de sa couchette, cherchant partout un point d'appui pour respirer. Son visage était bleuâtre maintenant, et tout son corps, trempé d'une sueur froide, paraissait maigrir. Ses yeux s'attachaient sur sa mère avec terreur ».

Le bébé de Rosanette et Frédéric est malade du « muguet ».

« Tous ses membres étaient maigris extraordinairement et ses lèvres couvertes de points blancs, qui faisaient dans l'intérieur de sa bouche comme des caillots de lait.

Dans la soirée, Frédéric fut effrayé par l'aspect débile de l'enfant et le progrès de ces taches blanchâtres, pareilles à la moisissure, ses mains étaient froides; il ne pouvait plus boire, maintenant. »

Paul LACOSTE.

(A suivre.)

MAUPASSANT JUGE DE FLAUBERT

Les quatre témoignages publics que Maupassant a portés sur la personne et l'œuvre de Flaubert, ne sont pas seulement dictés par l'affection et la reconnaissance du disciple pour celui qu'il a toujours considéré comme son maître.

Laissons de côté les deux articles du Gaulois ; en 1881, dix-sept mois après la mort du géant « foudroyé à sa table de travail », ils exprimaient essentiellement la révolte d'un cœur généreux devant les prétendues révélations de Maxime Du Camp, dans ses Souvenirs littéraires, sur la santé du vieux compagnon de sa jeunesse, dénonçant l'influence stérilisante que cette santé aurait exercée sur un génie créateur, arrêté en plein élan. Pourtant, dans cette vigoureuse protestation, le jeune écrivain avait déjà marqué avec netteté la place qu'occupait son illustre aîné, une des plus grandes, parmi ses devanciers et parmi ses contemporains : « l'homme qui à côté de Balzac, et après Balzac, a créé le roman moderne, l'homme dont l'inspiration personnelle a mis sa marque sur toute notre littérature ».

Restent l'article signé Guy de Valmont, publié du vivant de Flaubert, en 1876, et l'importante étude écrite en 1884, qui parut en tête des Lettres de Flaubert à George Sand. Enfin, Maupassant

a consacré quelques pages bien intéressantes à son apprentissage auprès du maître de Croisset, dans cette étude sur le Roman (1887), que l'on continue obstinément à appeler la préface de Pierre et Jean, bien qu'elle n'ait absolument aucun rapport, et même qu'elle soit en contradiction avec le livre auquel une simple rencontre de date l'a associée.

Ce que nous voulons surtout souligner, en attirant l'attention sur ces textes un peu oubliés, ou tout au moins mal connus, c'est comment ils suffiraient à réfuter l'un des griefs le plus souvent relevés à la charge de Maupassant : son manque de culture, d'esprit critique, de curiosité pour les œuvres les plus marquantes de la littérature, celles de ses devanciers, comme celles de ses contemporains. Alors qu'il est un des grands écrivains du XIX^e siècle qui ont le plus justement parlé, peut-être de Balzac et de Zola, en tout cas, assurément de Flaubert, et qui l'ont le plus profondément compris.

Tous ces témoignages de Maupassant sur Flaubert, comme il fallait s'y attendre, mettent l'accent sur ce qu'il considérait comme la caractéristique de son maître, ce qui marque sa place, ce qui fait presque son orgueilleuse solitude, ce qui constitue son plus exemplaire message parmi les romanciers de son siècle : Flaubert est avant tout, au-dessus de tout, un artiste ; « il avait une conception du style qui lui faisait enfermer dans ce mot toutes les qualités qui font en même temps un penseur et un écrivain ». Mais s'élevant d'avance, avec une intuition pénétrante, contre la légende incompréhensive qui allait faire de l'auteur de Salammbô une sorte de dilettante, tout occupé de ciseler et d'émailler des phrases parfaites, l'auteur de *Bel Ami* a démontré sans peine, pour ceux qui ne sont pas aveuglés par le parti pris, qu'en déclarant : « il n'y a que le style », Flaubert n'a jamais voulu dire : « il n'y a que l'harmonie et la sonorité des mots ». Très loin de croire que l'originalité d'un livre ne doit provenir que de la singularité du style, il professait avec sa conscience scrupuleuse de bon ouvrier, que l'écrivain doit atteindre « la manière unique, absolue, d'exprimer une chose dans toute sa couleur et son intensité ».

Avec la même intuition, Maupassant a pénétré le secret de la création littéraire chez Flaubert : les personnages de ses romans sont des types, c'est à dire " le résumé d'une série d'êtres appartenant à un même ordre intellectuel ". Ainsi constitués, ces person-

nages accomplissent " les actions qu'ils devaient fatalement accomplir, avec une logique absolue, suivant leurs tempéraments ". Ce n'est pas l'analyse du romancier qui fait connaître la psychologie de ses créatures, mais leurs actes.

Rien de plus éloigné à la fois du romantisme et du réalisme, termes d'école, pour lesquels Flaubert avait la même défiance et le même dédain.

Nous ne prétendons pas, certes, apporter du nouveau, en évoquant ces pages avec Maupassant. C'est avec raison que sa plus importante étude sur son maître et ami a été reproduite, comme une déposition essentielle, dans la plupart des grandes éditions de Flaubert. Mais combien de lecteurs s'y arrêtent aujourd'hui, pressés de courir au texte même, dont elle était pourtant, et dont elle reste encore la plus pénétrante et la plus intelligente exégèse ?

Edouard MAYNIAL

L'ACCUEIL RÉSERVÉ EN SUISSE A L'ŒUVRE DE FLAUBERT

L'accueil que reçoit en Suisse Romande l'œuvre de Gustave Flaubert peut être comparé à celui qui est fait en France à l'œuvre du grand écrivain : on considère également que **Madame Bovary** marque le point de départ du roman moderne (roman psychologique et roman de mœurs). L'œuvre de Flaubert est très connue, surtout **Salammbô**, **Madame Bovary** et les **Trois Contes**.

Au cours du semestre d'hiver 1949-1950, M. Marcel Reymond, professeur ordinaire à la Faculté des Lettres de l'Université de Genève, consacrait l'une de ses conférences à Flaubert.

Dans les livres scolaires, édités en Suisse, figurent souvent de nombreux extraits de l'œuvre flaubertienne : je viens de parcourir un recueil de textes où il n'y a pas moins de trois morceaux de Flaubert : la fin de la **Légende de Saint-Julien l'Hospitalier**, le début de **Madame Bovary** (l'arrivée de « Charbovari » à l'école) et un passage des comices agricoles (Catherine Leroux reçoit une médaille d'argent).

La presse quotidienne ou hebdomadaire donne aussi parfois, dans ses pages littéraires, des études sur Flaubert; c'est ainsi, par exemple, que la **Tribune de Genève** a publié, le 17 juin 1949, un texte de Pierre Borel sur l'amitié littéraire de Flaubert et de Maupassant, et que l'hebdomadaire romand **Curieux** a donné, le 7 juil-

let 1949, un article de Suzanne Normand sur « Flaubert et la genèse de Salammbô ». Plus récemment, à l'occasion du centenaire de Guy de Maupassant, les journaux ont fréquemment rappelé tout ce que celui-ci devait à son bon maître.

Avec mon ami et confrère, M^e Claude Schmidt, j'avais publié, à fin 1947, un ouvrage intitulé « Le procès des **Fleurs du Mal** ou l'affaire Charles Baudelaire ». Nous préparons actuellement, sous la même forme, une nouvelle étude qui s'appellera « Le procès de **Madame Bovary** ou l'affaire Gustave Flaubert ». Nous avons réuni une documentation considérable, mais l'ouvrage est encore loin d'être terminé.

Georges BROSSET,
Avocat au barreau de Genève.

RECHERCHES

Un adhérent de notre Association, le docteur J. MOLINIER, 9, rue des Trois-Conils, à Bordeaux (Gironde), recherche l'édition de **Salammbô** imprimée en Saxe, en 1863, chez J. Paetz, à Naumbourg. Prière de se mettre en rapport avec lui.